

ANNA NOZIÈRE

Les Fidèles
Histoire d'Annie Rozier

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec l'aide du
Centre national du livre

Ce texte a reçu l'Aide à la création du Centre national du théâtre et le Soutien de la SACD à l'auteur en novembre 2007.

Il a été lu dans sa première version et pour la première fois à la Maison des Auteurs de la SACD en avril 2007.

Avec Reine Bartève, Adeline Capelle, Philippe Dormoy, Camille Garcia, Catherine Hiegel – sociétaire de la Comédie-Française, Delphine Lamand, Vincent Martin, Pierre Ollier, Pascal Thétard et Pierre-Antoine Winter-Samary, sous la direction d'Anna Nozière.

© 2009, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-270-2

À Françoise et Gérard.

Je n'aurais sans doute pas achevé ce texte sans le soutien de Sandrine Vilanova, sans l'aide de Denis Loubaton, ni sans la confiance de Catherine Hiegel, de Laurent Fréchuret et de Slimane Mouhoub, que je remercie.

PROLOGUE

Dans son ventre
Déjà
J'ai eu peur.
La digestion avait des sons de machine à moudre
Je me collais à la paroi.

Depuis
Jetée là
J'ai erré dans un mauvais rêve :
Ma longue vie de 10 900 jours.

Ma mère
Laissait crever tout raide nos rêves
Cassait nos jouets
Cognait fort nos dos et nos cuisses.
Des vipères sortaient de sa bouche.

Mon oncle
Faisait de moi
Un haut-le-cœur à l'infini.
Un cri muet dans mes nuits en nage.
Un corps tordu
Vrillé d'angoisse.
Trempe de sueur :
Ses grosses mains de général sur ma peau.

Je m'habituais
Le croira qui le veut.
À qui crier ?
Mon père
Un cheval à œillères
Broutait
Paisible
L'herbe du champ.

Je ressemblais petite
À un loup pris au piège.
Qui ne peut pas sortir la patte.
Qui attend le chasseur.
Et qui saigne en silence
Couché sur le flanc.

Je dormais dans mon lit cercueil
Et tout au fond de mon sommeil
J'aimais je crois cette nuit sans fond.
Oui j'aimais la terreur en somme
Comme quelqu'un qui vous élève
Que l'on connaît depuis toujours et qui vous
Aime.

Mon ventre était mon livre
Le soir – me lisait des histoires.
Penchée sur moi j'étais mon père
Et mon visage
Dans un miroir le matin
Me servait de mère.

J'étais bonne élève à l'école
Morte parmi les morts
Fantôme au milieu des craies blanches
Le cœur aussi noirci que l'encrier du maître
Aussi puante au moins que son haleine.
Aussi lâche
Dans mes collants de laine.

Sur un banc ce monstre à deux têtes :
Ma jumelle de frangine et moi
Habillées identique
Nous marchions par paire.
Pas d'air pour deux
C'est sûr.
Mais je ne savais pas s'il fallait m'étrangler
Ou elle.
Qui mourrait serait morte
Et qui restera se noiera !
On mangeait chacune nos chagrins.

Après la classe
Je filais de toutes mes jambes
Chez ma grand-mère.
J'entrais chez elle
Comme l'orpheline perdue du conte
Chez la fée.
Une vie à marcher au fond des bois noirs
Et alors : du lait chaud, et la crème du lait.
C'est bon, le lait.
Le mardi soir

Si elle demandait que je reste
J'avais quatre histoires.
Je n'attendais plus l'oncle
Ni les cris de la mère
Et je n'espérais pas le père.

Je comptais un demi-mouton
Et je dormais !

Le lendemain
De nouveau rétrécie
Tantôt la trouille qui grouille au ventre de la maison
Tantôt la classe
Son ennui
Infini
Qui tue dans une longue agonie l'intelligence
Et le goût
Je saignais par le nez ma généalogie.
J'attendais je crois
Qu'on me remarque
Et je comptais sur la couleur du sang.

Ce fut en vain.
Alors derrière les murs
Je cachais des couteaux.
Je tuais Natacha Carré
J'insultais Jean de Trégomain
J'humiliais Sébastien Grimaud.
J'ai dit devant Lucie Robin
Que sa mère – morte une année plus tôt
Pourrissait sous la terre.

Qu'on n'y voyait plus que les dents
Et des vers dans sa bouche.
Jusqu'à ce qu'elle pleure.
Alors j'étais capable.
On m'entendait.

Après
Je descendais dans moi
Chercher une terre où m'appuyer.
Dégringolais
Raccrochais mes mains à ma sœur
Cette planche pourrie !

Nos corps de naufragées tanguaient.
Mon mal de mer.
Mes deux yeux myopes.
La pointe de mes seins comme un champ piétiné.

Le silence dans la bouche j'avais dit je la ferme
Et mes n'importe quoi :
Une nuit dans la cave
J'ai masturbé un chien
D'autres nuits j'errais dans les rues
Pourquoi pas qu'on me viole ?

La mort flottait
Diffuse
M'appartenait un peu.
Je voulais retourner au lieu d'avant le ventre.
Je me disais :
Y a-t-il un ciel pour les filles comme moi ?

Je suis Annie Rozier
Comme vous je porte un nom
On me reconnaît bien
Les voisins nous sourient
On croit que je suis propre
Y a-t-il un ciel ?

Cinq ans après :
Je suis un asile à moi seule
Ma poitrine hurle à fendre un roc
Et les sourds passent leur chemin.

Dix ans après :
J'habite comme je peux ma carcasse.
Je veux un cerveau hygiénique
Un ventre nettoyé d'insectes
Je veux tuer leurs pattes insomniaques
Et je n'y arrive pas.

Vingt ans après :
J'ai fait un pas après un pas.

Je fais des rêves.

Je parle à toi
Ma petite fille du dedans.
Avec tes jambes dans les chardons.
Avec tes soixante-quatre bleus.

Mais moi, Petite Reine
Dessous mon édredon de chrysanthèmes

J'ai deux genoux
Blancs.

Je parle à toi
Patiente un peu.

J'apprendrai à courir
Avec tes pieds meurtris
Avec ce que nous sommes.
On ira perdre haleine aux chemins défendus.
On ira dans les prés de trèfles à quatre feuilles.

Le vent
Déjà
Fait claquer le linceul, entends-tu ?

Je parle à toi
Ma petite fille du dedans :

N'écoute pas la maison.

Croque dans l'or des pommes.

Patiente encore un peu.

Patiente je t'écrirai une pièce, et des chansons
Et l'on dira de nous « quelle imagination ! »

Tableau 1

LES FIDÈLES

Histoire d'Annie Rozier

Annie.
Monique.
La mère.
Le père.
Grand-mère.
L'oncle.
Le curé.
Sœur Marthe.
Petit Jacques.
Un accoucheur.
Un garçon de l'orphelinat.
Le pépé, qu'on ne voit jamais.

L'action se déroule dans un espace qui ne représente pas une pièce particulière de la maison, et, s'il y a des éléments de décor, ils réactivent la mémoire plus qu'ils n'ont d'utilité.

Rien de naturaliste.

Rien de cynique : tous les personnages s'expriment au premier degré.

Un long râle d'épuisement. Suivi de deux respirations bruyantes. Suivies d'une nouvelle contraction. L'accoucheur se penche sur les cuisses écartées de la mère qui pousse tant qu'elle peut. Les cuisses se tendent, la mère pousse encore ; les cuisses se raidissent jusqu'à la tétanie, un cri de bête déchire le peu d'air qui reste. Mais rien ne vient. La mère est en sueur. L'accoucheur est en sueur. Le linge, la table, la pièce entière sont en sueur – et rien ne vient. Soudain l'accoucheur se redresse : quelqu'un est là qui regarde la scène.

L'ACCOCHEUR. – Qui êtes-vous ?!!

ANNIE. – Annie Rozier.

(L'accoucheur regarde Annie, puis l'entrejambe de la mère, puis de nouveau Annie, puis l'entrejambe de la mère, puis de nouveau Annie.)

J'avais trop chaud.

Tableau 2

LE CURÉ. – Reçois, par cette eau que je bénis, sa force et sa bonté, et demeure éternellement en sa miséricorde.

TOUS. – S'il vous plaît.

LE CURÉ. – Que veillent en toi cette lumière, Annie, et à tes côtés, ta grand-mère Madeleine, que ton